

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 39

Artikel: Club alpin : section des Diablerets. - Promenade d'automne
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191881>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Club alpin.

Section des Diablerets. — Promenade d'automne.

Si vous aviez été à la gare de Lausanne, le dimanche 14 septembre, au train de 5 h. 5, pour Neuchâtel, vous y auriez remarqué des visages contents, car une trentaine de clubistes de la Section des Diablerets partaient pour leur course d'automne.

Tous avaient l'air de se dire : « Nous allons passer une charmante journée ! » Aussi, dans le wagon, quel entrain, quel babil, que de bonne humeur !

Et où allaient-ils donc, ces messieurs ? me demanderez-vous. Eh bien, ils allaient dans un beau pays, où l'on jouit d'une nature toujours riante, toujours pittoresque, où l'on rencontre de bons amis et où l'on boit des vins généreux.

Avec de telles choses en perspective, comment ne pas avoir le cœur joyeux ?

Ils allaient dans le canton de Neuchâtel, au Creux-du-Vent et aux Gorges de l'Areuse. Ce n'est pas très loin, n'est-ce pas ? les communications sont faciles pour se rendre dans cette intéressante partie du Jura, et cependant que de Lausannois qui ne la connaissent point encore. — C'est vraiment regrettable !

A Vaumarcus, nous avons le plaisir de nous rencontrer avec de nombreux confrères neuchâtelois, en compagnie desquels nous allons faire, à pied, le reste du trajet. Le temps est superbe, la campagne a des teintes d'automne ravissantes, les bois sont diaprés, et la prairie, où nous prenons un étroit sentier, est toute perlée de la rosée du matin.

Oh ! comme on saute à bas du train avec empressement dans des moments pareils, et comme nous allons traverser d'un pied léger la forêt de la Vaux, qui est là tout près !

Après une demi-heure de marche, sous les grands sapins et les hêtres, le sentier s'éclaire, côtoie pendant quelques instants le vignoble de la Vaux, puis apparaissent les premières maisons de Frésens, et plus haut, le beau village de Provence, adossé aux premiers contreforts du Jura, dans une situation remar-

quable. Ses excellentes conditions climatiques, la vue splendide dont on jouit, s'étendant sur les lacs de Neuchâtel, de Biennet et de Morat, et embrasant la chaîne des Alpes depuis le Mont-Blanc et la Dent-du-Midi d'un côté, jusqu'aux Alpes bernoises de l'autre ; les riantes promenades des environs et les excursions faciles, dans le Jura, dont cette localité est le point de départ, en feront sans doute, avant peu d'années, une station d'été très appréciée. C'est du reste le but que se propose l'*Avenir*, société fondée récemment en vue du développement de Provence.

Aussi, nous voulons nous arrêter là quelques minutes. Le village, gai, propre, a fait sa toilette du dimanche ; et de braves paysans, qui viennent de se faire la barbe, nous regardent passer avec des mines réjouies, pleines de santé. Ils se demandent où peuvent bien aller tous ces promeneurs ingambes, à l'air décidé et content.

Donc, pendant qu'ils se posent cette question, entrons à l'auberge. Qu'est-ce que nous pourrions prendre là, sur le pouce, à cette heure matinale ?... « Mais, tiens ! s'écrie quelqu'un, quoi de mieux que des œufs à la coque, du pain frais et un doigt de vin blanc !... »

Aussitôt demandé, presque aussitôt servi, gracieusement, gentiment, par la dame de céans. On trinque joyeusement, les mouillettes vont leur train, les langues aussi, et nous y serions peut-être encore si le chef de course n'était venu nous relancer.

Et maintenant, en route de nouveau, par la grande forêt, où l'on entre à quelques pas du village, et que traverse une route excellente qui se prolonge jusque vers les hauts pâturages.

Voici la montagne de la Joux. Escaladons ses clôtures et gravissons d'un pas agile ses pentes gazonnées, d'où l'on voit au loin, se détachant sur le ciel bleu, les principales sommités du Jura, le Chasseral, le Chasseron, les Aiguilles de Baulmes, la Dent-de-Vaulion, etc.

Attention, voilà le taureau !... Il s'avance d'un air inquietant... Il renifle bruyamment l'air du matin... Une buée

s'échappe de ses naseaux horriblement dilatés !...

Mais un photographe est avec nous, heureusement. Il se campe résolument en face de l'animal, le regarde d'un œil fixe et braque son instrument.

Chose étonnante, le terrible roi de l'alpage se trouve interloqué ; cette boîte l'intrigue, il la regarde avec un certain intérêt ; sa curiosité va le perdre !...

Je commence, ne bougeons plus !... Tac ! te voilà pincé, mon bon. Tu seras classé dans l'album de la Section... Une autre fois, sois moins curieux, tiens-toi au courant de la science et laisse passer en paix les photographes.

Agréable surprise : une figure de connaissance, là, tout près du chalet.... C'est M. Ernest Vautier, qui, toujours accueillant et hospitalier, avait flairé notre passage et préparé, à notre intention, quelques bonnes bouteilles, dans la jolie propriété qu'il possède à quelques minutes de là.

Mais la bande des touristes s'étant un peu disloquée, et une grande partie de ceux-ci étant déjà trop en avant, nous avons eu le regret de ne pouvoir accepter cette aimable invitation, à laquelle, cependant, nous ne sommes pas moins sensibles.

Et, d'alpage en alpage, nous nous élevons jusqu'à la crête qui se trouve en face du Signal de la Chaille, où flotte un drapeau rouge et blanc. Un groupe d'amis nous attend là-bas. Les chapeaux s'agitent, des cris de joie retentissent dans la montagne. La dernière colline est rapidement franchie et nous serrons la main à nos confrères neuchâtelois !

Mais, dites-moi, quelle aubaine !... Là, au sommet de la Chaille, à près de 1500 mètres d'altitude, est un char attelé de deux grands bœufs, comme dit Pierre Dupont ! Le véhicule, transformé en vrai buffet, étale aux yeux des arrivants, dont l'appétit est vivement aiguë par la course, des provisions de bouche en abondance : des poulets froids, du saucisson de Bologne, du jambon, des côtelettes de mouton, du rôti de bœuf, du fromage gras, du beurre frais et des montagnes de pain !...

Et, chut !... là, sous le char, à portée de la main, une grosse caisse de bouteilles, et un tonneau dont le robinet n'a pas de répit !...

Aussi, quelle dévorée ! — passez-moi le terme, je n'en trouve pas d'autre pour la circonstance.

Une demi-heure plus tard, hélas, que de plats nets partout, que de corps morts autour de la caisse, que de résonnance dans le tonneau !...

Cette gracieuseté, nous la devons à un clubiste neuchâtelois, M. Jeanrenaud, que le ciel ait en sa sainte garde, — car la partie a été trop charmante, trop bien réussie, pour que le désir de la répéter ne nous vienne pas un jour ou l'autre.

Et maintenant que nous sommes bien restaurés, élevons-nous encore de quelques mètres, en prenant la direction du Creux-du-Vent, le principal but de l'excursion.

Chose curieuse, comme la montagne semble plus belle, plus majestueuse, comme tout paraît plus poétique, plus enchanteur que ce matin : naturellement, c'est l'effet de la collation.

Mais, après avoir traversé ces pâturages verdoyants, ces sites riants qui ne procurent que des impressions douces, quel frappant contraste, en arrivant au Creux-du-Vent, quel brusque changement à vue ! Des rochers à pic, une gorge sauvage, des précipices affreux : un vaste entonnoir, en forme de fer à cheval, de 160 mètres de profondeur, d'une lieue de circonférence, et entouré de roches calcaires en amphithéâtre.

On dit que lorsque le temps est variable, cette espèce de cratère se remplit de nuages blancs qui montent, descendent et roulent de côté et d'autre, jusqu'à ce que toute la cavité ressemble à une immense chaudière, remplie de vapeurs, qui, néanmoins, n'en franchissent point le bord. Si l'on tire un coup de fusil dans cette gorge, on entend un écho cent fois répété, pareil au feu de file d'un bataillon d'infanterie.

On dit, en outre, qu'il est un endroit d'où un chapeau, lancé dans le gouffre, tournoie un instant au fond, et, par un mouvement de l'air, un certain courant qu'on ne s'explique pas, revient bientôt tomber aux pieds de celui qui l'a lancé.

Je n'ai pas eu l'occasion de constater ce fait, mais je crois que si l'on voulait tenter l'expérience, il serait prudent de prendre avec soi deux chapeaux.

Du sommet du Creux-du-Vent, on descend, ou plutôt on dégringole par le sentier des Singes, sur la Fontaine froide, où coule une eau fraîche et cristalline. Là, un clubiste s'arrête, une bouteille d'absinthe à la main, et crie : « Halte ! »... Tous obéissent sans difficulté et troublent la « verte. »

Elle était vraiment délicieuse.

A la maison, dans vos habitudes journalières, bannissez l'absinthe si vous voulez, — et je crois que vous aurez raison, — mais à la montagne, après une longue marche, troublez-la sans crainte, car l'effet en est des plus agréables.

Quel bon apéritif nous primes là, dans ce lieu à la fois sauvage et romantique, et sous quelles couleurs attrayantes nous apparut dès lors l'excellent diner qui nous attendait à Champ-du-Moulin !

Et nous ne nous faisons point illusion, car ce repas, pris sur la grande véranda de l'hôtel, fut en effet très bon, très bien servi et très joyeux. Joyeux surtout, car vous ne sauriez croire ce que ce mousseux de Neuchâtel peut apporter de gaieté et d'entrain dans une société de bons enfants comme les clubistes. — L'un de nous le trouva si bon, qu'il fut pris de la louable et généreuse idée d'en porter une bouteille à sa chère épouse ; et la fiole fut soigneusement emballée dans son herbier.

Mais, hélas ! la pauvre eut le sort de tant de choses ici-bas ; soufflée dans le trajet de Boudry à Lausanne, par une main leste, elle n'arriva pas à destination.

Mais revenons au diner, ou plutôt au dessert. Les toasts, les condoléances, les bons mots, les déclamations, partent comme de joyeuses fusées de tous les coins de la table, lorsque, tout-à-coup, un messenger vient nous dire que M. le colonel Perrier, qui possède dans le voisinage une charmante habitation d'été, qui abrita jadis l'auteur du *Contrat social*, nous mande chez lui.

Qu'était-il arrivé ?... Qu'allait-il se passer ?... *That is the question.*

Allons donc, ne faites pas les malins, messieurs les clubistes, vous le savez fort bien : quelques bonnes bouteilles à déboucher ; c'est la suite toute naturelle du programme et de l'accueil cordial que nous avons rencontré partout.

Je voudrais pouvoir décrire ici l'heure charmante que nous avons passée dans cette délicieuse retraite, meublée à l'antique, et pleine de souvenirs ; je voudrais parler de l'aimable réception du colonel, et de bien d'autres choses, mais le temps et l'espace me manquent.

Du reste, pour vous, qui y avez été, c'est inutile ; et pour vous, qui n'étiez pas présents, vous n'en doutez point.

Et puis, l'heure s'avance et il faut que nous regagnions la gare de Boudry par les Gorges de l'Areuse, où d'énormes rochers surplombent et, par-ci par-là, nous ferment le ciel sur la tête, tandis que sous nos pieds, sous le sentier suspendu aux flancs de la montagne, la terre s'entr'ouvre à des profondeurs effrayantes, où gronde le torrent. Le spectacle est éminemment grandiose, pittoresque

et émouvant. Il est regrettable de voir ainsi à la course ces beautés de la nature, distraits d'ailleurs par toutes les choses que nous avons à nous raconter.

En sortant de cette gorge où le sol a été si fortement tourmenté, en quittant le bruit lugubre de la rivière qui brise ses flots dans son lit caverneux, on retrouve bientôt le paysage tranquille avec le panorama du lac et des Alpes.

Au buffet de la gare de Boudry, nouvelle explosion de joie. L'effet du mousseux bat son plein ; jeunes et vieux, docteurs, hommes de lois, professeurs, tout le monde est parti ! De bonnes vieilles chansons, des refrains patriotiques sont répétés avec un entrain diabolique, et se prolongent dans le train, jusqu'à Lausanne, enfin, où nous n'avons plus qu'à nous serrer la main avec effusion et à nous souhaiter une bonne nuit.

L. M.

Bicycles et Tricycles.

Un docteur anglais, M. Richardson, vient de publier un article, reproduit l'autre jour par la *Feuille d'Avis de Lausanne*, dans lequel il fait une longue énumération des dangers que courent les jeunes gens qui font usage du vélocipède avant l'âge de 21 ans : c'est la déformation de la charpente du corps, celle des os du bras et des doigts, l'altération de la colonne vertébrale, la déformation du pied, etc., etc.

Il semble que ce sombre tableau devrait jeter l'effroi chez cette légion de jeunes gens qui pratiquent tous les jours le bicycle ou le tricycle, et qui ne veulent pas attendre d'être grands-pères pour enfourcher ces agréables et dociles coursiers. Eh bien, non, car il y a actuellement en France 60,000 vélocipédistes, en Angleterre, 450,000, et la progression est des plus rapides.

Mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est le travail que la fabrication des vélocipèdes va procurer. Les 60,000 que la France possède représentent déjà 18 millions de francs, et ceux de l'Angleterre 140 millions environ.

Au premier moment, on a ri de cette machinette dans laquelle l'homme piétine en l'air comme l'écureuil dans sa cage. On a ri, surtout en France, où l'on craint beaucoup le ricanisme. Mais la vue de ces Anglais qui, sérieux et comiques avec leurs pantalons courts et leur couvre-nuque, dévoreraient l'espace avec un petit *baluchon* pendu sous leur siège, a fait réfléchir. On s'est dit que c'était du sport, et alors la glace a été rompue ; du moment qu'il pouvait y avoir là matière à une mode quelconque, on s'y est mis avec entrain.

Puis, quand on vit l'armée employer le vélocipède, la chose prit un caractère vraiment sérieux.